



SÉRIE AMÉRICAINE ÉLECTIONS 2020

Par son impact sur le reste du monde autant que par ses incertitudes, l'élection présidentielle américaine va retenir notre attention durant les semaines qui viennent. Terra Nova se met à l'heure américaine en publiant des contributions venant d'horizons variés, avec pour objectif de multiplier les éclairages sur une élection atypique. Sans illustrer une position collective de Terra Nova, les textes du présent cycle viseront à mieux comprendre les impacts multiples de ce vote aux Etats-Unis et au-delà.

ETATS-UNIS : LE RENOUVEAU DES MOUVEMENTS SOCIAUX

5 novembre 2020 | Par Alice Béja, Maîtresse de conférences en civilisation des Etats-Unis à Sciences Po Lille, chercheuse au CERAPS-CNRS

Depuis des mois, leurs noms font la une des journaux du monde entier : Joe Biden, Donald Trump, Donald Trump, Joe Biden, un ping-pong qui ajoute à l'immense fatigue de cette année d'apocalypse. Cette élection a exacerbé la personnalisation de l'élection présidentielle outre-Atlantique ; les discussions, débats et invectives n'ont pas porté sur ce que les candidats comptaient faire pour leur pays mais sur leur personnalité, leurs valeurs morales ; Biden et Trump sont devenus des allégories.

Dans son discours à la convention démocrate en août dernier, Joe Biden a centré son propos sur l'opposition entre l'ombre et la lumière, se posant en porte drapeau du bien, de l'amour et de la concorde face à la nuit du trumpisme. Ils sont deux mondes, symbole de ces Etats désunis d'Amérique dont on ne voit pas, même une fois l'élection passée, comment ils pourraient panser leurs plaies.

Pourtant, ces deux noms sont loin de représenter le pays ; de nombreux électeurs et électrices républicains se défient de Trump, voire s'en détournent. Quant aux démocrates, pour beaucoup, voter pour Joe Biden n'est qu'un pis-aller, une résignation dans l'attente d'une relève plus progressiste qui peut-être un jour parviendra enfin à s'affirmer au sein du parti.

Nouvelles mobilisations

Le contraste est frappant entre ces deux hommes blancs âgés et celles et ceux que l'on a vus défiler dans les rues du pays depuis 2017, de l'immense marche des femmes sur Washington aux manifestations de *Black Lives Matter* (BLM), en passant par les mobilisations dans les aéroports contre l'interdiction d'entrée sur le territoire aux ressortissants de sept pays musulmans décrétée par Donald Trump et les occupations d'espace public à Portland, dans l'Oregon, et ailleurs.

Le renouveau des mouvements sociaux outre-Atlantique ne date pas des manifestations qui ont suivi l'assassinat de George Floyd au printemps 2020. Particulièrement dans ce pays beaucoup moins habitué que la France à faire de la manifestation de rue une forme courante de la participation politique, le développement de mouvements de protestation à travers tout le pays est un fait nouveau. Ils fleurissent depuis une dizaine d'années, que l'on songe à *Occupy Wall Street* en 2011, aux mobilisations d'enseignantes et enseignants dans le Wisconsin la même année, aux revendications pour un salaire minimum en 2015, à la nouvelle vague féministe ou aux mouvements pour la lutte contre le changement climatique. Ces mouvements sont divers, dans leur organisation comme dans leur impact. Le mouvement BLM, actif depuis 2013, a suscité en 2020 des manifestations partout à travers le pays, mobilisant entre 15 et 26 millions de personnes^[1]. Si Donald Trump a pu donner de l'ampleur et un objectif commun aux militantes et militants de ces mouvements, ceux-ci ont pour la plupart émergé au cours des deux mandats de Barack Obama.

Malgré leurs différences, ils ont en commun d'être des mouvements sans leaders (*leaderless*) ou plutôt, comme le dit l'une des fondatrices de BLM, Patrisse Cullors, riches en leaders (*leader-full*). Ils partagent le choix de l'horizontalité, une logique décentralisée, un refus de l'incarnation et une organisation en « essaims ». Ces caractéristiques sont rendues possibles par les technologies numériques, mais s'appuient également sur une tradition de l'organisation collective qui traverse toute l'histoire des mouvements protestataires aux Etats-Unis depuis le 19^e siècle. On retrouve ces modes d'organisation partout dans le monde, des printemps arabes jusqu'aux mobilisations à Hong Kong, en passant par les gilets jaunes en France ou les manifestations contre l'austérité en Amérique du Sud. Néanmoins, le refus de l'incarnation est exacerbé aux Etats-Unis par le cadre institutionnel et l'histoire des mobilisations collectives.

[1] <https://www.nytimes.com/interactive/2020/07/03/us/george-floyd-protests-crowd-size.html>

Nous tous, ou bien personne

Le système bipartite, le verrouillage des élections à tous les niveaux et le mode de scrutin des élections législatives et présidentielles rend particulièrement difficile l'émergence de forces politiques alternatives aux Etats-Unis ; on y observe donc souvent une disjonction importante entre la force des mouvements sociaux – songeons aux mouvements qui agitent le pays dans les années 1960 et 1970, les droits civiques, le féminisme, les manifestations contre la guerre au Vietnam – et leur traduction politique apparemment faible[2]. Dès lors, nombre de citoyens et de citoyennes se tournent vers d'autres modes d'organisation et de mobilisation, plus locaux, plus horizontaux ; le *community organizing* par exemple, issu des travaux de Saul Alinsky et si formateur dans l'éducation politique du jeune Barack Obama.

La nécessité de ce type d'organisation peut être dictée par le sentiment qu'il est impossible d'accéder à la sphère politique institutionnelle, mais elle est également le résultat de la répression féroce des mouvements de contestation[3]. Dans le cas des Africains Américains, leurs leaders ont systématiquement été harcelés, emprisonnés, battus ou tués, les exemples les plus célèbres étant Martin Luther King et Malcolm X. Être anonyme devient donc une condition de survie, des individus comme du mouvement lui-même[4]. Celles et ceux qui s'engagent dans *Black Lives Matter* sont conscients de ces risques, et revendiquent à la fois l'importance tactique de demeurer dans un relatif anonymat (pouvoir échapper à la répression d'Etat) comme l'importance politique de refuser l'incarnation : le mouvement BLM est en effet un mouvement ouvert, inclusif, dans lequel notamment les femmes et les personnes LGBTQIA jouent un rôle très important, à rebours du mouvement des droits civiques marqué par la tradition patriarcale et principalement incarné par des hommes hétérosexuels. « Nous tous, ou bien personne » (*All of us or none of us*), pour reprendre une expression de la militante Charlene Carruthers[5].

[2] L'analyse se concentre ici délibérément sur les mouvements sociaux associés à la gauche. On a bien vu ces dernières années des manifestations d'extrême droite, souvent en réaction à ces mouvements progressistes, et jamais directement condamnées par le président Donald Trump (voir notamment ce qui s'est passé à Charlottesville en 2017). Ces organisations cependant obéissent à des logiques tout à fait différentes, non seulement bien sûr par les revendications qu'elles portent mais dans leur rapport à la manifestation comme au pouvoir politique.

[3] Mais aussi de l'intimidation, de moins en moins contenue, des "contre-manifestants" d'extrême-droite, qui investissent désormais également les rues.

[4] Voir Keeanga-Yamahtta Taylor, *Black Lives Matter. Le renouveau de la révolte noire américaine*. Paris, Agone, 2017.

[5] Citée dans Mathieu Magnaudeix, *Génération Ocasio-Cortez. Les nouveaux activistes américains*. Paris, La Découverte, 2020.

Cela ne signifie pas que le champ de la politique institutionnelle soit déserté par ces militantes et militants. La marche des femmes de 2017 a ensuite donné naissance à nombre d'organisations, d'associations encourageant les femmes à s'engager en politique, et est l'un des facteurs qui a contribué à l'élection d'un nombre important de femmes au Congrès, au niveau local et national, aux élections de mi-mandat de 2018. Les *Democratic Socialists of America* (DSA), organisation très marginale jusqu'à récemment, ont atteint plus de 75 000 membres en octobre 2020 et ont fait élire des représentantes et représentants dans les Etats et au niveau fédéral, parfois sous la bannière du parti démocrate, notamment la représentante de New York Alexandria Ocasio Cortez. Les débats sont nombreux au sein de la gauche américaine (entendue au sens large), sur les choix à faire dans ce domaine : faire changer le parti démocrate de l'intérieur, ou rester dans une logique de mouvements et de mobilisation citoyenne pour faire pression de l'extérieur ?

Intégrer le jeu politique, dans un système comme le système américain, c'est nécessairement entrer dans la logique de représentation et d'incarnation, dont beaucoup sont revenus après les déceptions de l'ère Obama. Les noms qui sont scandés dans les manifestations de BLM ne sont pas ceux des leaders du parti démocrate, ni ceux des militantes et militants qui s'engagent dans le mouvement; ce sont les noms des jeunes hommes et jeunes femmes noires tués par la police. Cet écho étrange entre les jeunes Africains Américains disparus et les deux hommes que l'on a trop vus signale tout à la fois la vigueur des mouvements qui grandissent et le chemin qui reste à parcourir.